

JOURNAL DES DAMES

ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os} 367 à 385.

AU RÉDACTEUR.

Paris, le 2 Juin 1813.

Monsieur,

Fraîchement débarquée de la province, où j'avois été élevée au métier de femme-de-chambre par la plus vertueuse et la plus aimable des maîtresses, je viens vous demander des conseils sur la manière dont je dois me présenter pour être sûre d'obtenir une place à Paris. — Mais cette aimable et vertueuse maîtresse qui vous a élevée. . . . — Hélas ! monsieur, elle est morte ! Sans cela, aurois-je jamais pu me séparer d'elle ! C'est ce fatal accident qui me force à chercher une autre condition ; et voici pourquoi je me permets, sans avoir l'honneur de vous connoître, de solliciter vos bons avis. Je me suis déjà présentée dans une maison, qu'on m'a dit être excellente ; et voici ce qui m'est arrivé. Je demande à parler à Madame. Il étoit dix heures du matin. On me rit au nez. Je repasse à midi. Inutilement encore. Enfin, à deux heures je suis introduite ; c'est-à-dire adaise jusqu'au petit salon, voisin de la chambre à coucher, et de-là, par une espèce d'interprète, je communique avec la maîtresse de la maison qui étoit dans son lit. « Demandez-lui ce qu'elle sait faire. » — Dites à Madame que je couds, blanchis et repasse passablement. — « La pauvre fille ! Demandez-lui si elle sait habiller. » — Dites à Madame que mon ancienne maîtresse s'habilloit toute seule, à son corset près que je lui laçois ; mais

j'apprendrai facilement à habiller. — « La sotte ! D'où vient-elle donc ? Sait-elle bien chiffonner un madras autour de la tête. » — Chiffonner ! chiffonner ! Je ne comprends pas. . . . Ma ci-devant maîtresse me recommandoit au contraire de ne jamais rien chiffonner. — « Elle ne sait donc rien faire ? Il suffit ; e'en est assez. » — Mais , Madame , coudre ! — « On ne cout pas chez moi. » — Blanchir , repasser , empeser ! — « Je ne souffre point de pareilles choses dans ma maison. » Je me retirais , et cependant dans l'espoir d'obtenir grace , je reviens sur mes pas , et je fais dire , qu'au besoin , à la campagne ou à la ville , je saurais faire encore un peu de cuisine. » Grands éclats de rire. « Oh ! qu'elle est simple ! Elle viendrait donc me toucher après avoir manié ses carottes. Allons , allons , qu'on la renvoie : cette fille ne se placera jamais dans une bonne maison. » Cette prédiction retentit encore à mes oreilles ; est-il donc vrai , Monsieur , que les qualités les plus utiles sont comptées pour rien dans ce pays , et faut-il que j'oublie les choses essentielles que je sais , et que j'apprenne l'art d'habiller , de chiffonner , etc. , sous peine de rester sur le pavé ?

J'ai pensé , Monsieur , qu'en votre qualité de Rédacteur du Journal des Dames , vous étiez l'homme le plus capable de me guider dans la conduite que je dois tenir.

Votre servante ,

MARION , femme-de-chambre.

A U R É D A C T E U R .

Paris , ce 3 Juin 1813.

Monsieur ,

Je viens me plaindre à vous de l'injustice révoltante que j'éprouvé en ce moment de la part d'une maîtresse que j'ai servie douze ans avec la fidélité la plus scrupuleuse , et la discrétion la plus soutenue. Figurez-vous que par égard pour Madame , et pour tâcher de lui être agréable , j'avois appris les métiers les plus pénibles , comme la science du coiffeur , celle du parfumeur , etc. ; en un mot , Monsieur , personne ne place un bonnet de nuit d'une manière plus coquette que moi ; je défie toutes les femmes-de-chambre qui existent de coucher une élégante avec plus d'adresse et plus de grace ; j'habille et je déshabille le plus lestement et le plus finement possible. Car , Monsieur , habiller une femme et la déshabiller surtout , ce n'est pas facile. Si vous saviez quel art il faut pour faire paroître une maîtresse aussi jolie dans son lit qu'elle l'est en grande toilette ; et c'est à quoi je me flatte d'exceller : vous diriez , j'en suis sûre , que mon talent n'est pas commun. . . . et puis , que de difficultés présente notre situation ! C'est de nous que

dépend presque entièrement la paix du ménage. Que de querelles n'ai-je pas sauvées à Madame ! que de reproches ne lui ai-je pas évités de la part de son mari , soit par un mensonge adroit , soit par un à-propos gai , soit

Je ne peux pas tout dire ; et cependant à quel point les maîtres sont ingrats ! Madame n'a plus besoin , dit-elle , de mes mensonges , de mon adresse , de ma gaité ; elle veut que je me mette à coudre , à tremper mes mains dans l'ignoble savon ! Vous sentez , Monsieur , que je n'ai pu accepter de pareilles conditions , des propositions aussi humiliantes , et j'ai donné ma démission.

Voyez , Monsieur , si vous ne pourriez pas procurer une place à un sujet aussi distingué que moi , qui suis propre à tout , qui sais tout , excepté les travaux du ménage et les occupations grossières ; vous obligerez votre servante ,

CLARA , femme-de-chambre.

Il n'y avoit , dimanche , sur la pelouse du Rannelagh , qu'une douzaine de femmes dont la toilette fût d'une élégance remarquable.

Le jardin Turc est aussi fréquenté que l'année dernière.

Depuis qu'il fait chaud on quitte le boulevard des Panoramas pour se porter à Coblentz.

Aucun genre de production n'est étranger aux dames. Elles nous ont donné récemment comédies , tragédies , opéras , musique , romances , contes , etc. C'est également à une dame que le Vaudeville est redevable de *Greuze* ou *l'Accordée de Village*. Cette pièce , tout-à-fait sentimentale , paroît n'avoir été composée que pour amener la situation du tableau de *l'Accordée de Village* , par *Greuze*. Une villageoise , que ses parens vont marier à un paysan , déclare qu'elle est amoureuse de ce peintre aimable , et c'est à lui-même qu'elle fait cette déclaration. *Greuze* est bien tenté de l'épouser : mais son ami *Lemierre* lui fait sentir les inconvéniens et les dangers d'une pareille alliance , dont la proposition seule mettroit le trouble dans une famille vertueuse. La jeune paysanne entend cette conversation , rend l'anneau qu'elle a reçu , et épouse celui qu'elle n'aime que comme son frère.

Dans le couplet d'annonce on avoit prudemment prévenu les spectateurs que l'auteur étoit une dame ; et il faut leur rendre justice , ils ont écouté jusqu'à la fin ; ils ont même poussé la galanterie jusqu'à demander cet auteur ; et *St.-Léger* est venu nommer *M^{me} de Valory*. Les couplets d'annonce ne sont pas toujours inutiles. . . .

Les Soirées de Société, ou *Nouveaux Proverbes dramatiques*, dédiés à Sa Majesté la Reine Hortense, par M^{me} Victorine M^{***}, auteur de *Clotilde, Reine de France*, et du *Rêve allégorique des fleurs* (1).

Ces proverbes sont au nombre de huit. Dans la *Matinée à la mode* paroît un M. Bémoli, chanteur italien.

LA BARONNE.

Vous croyez donc, M. Bémoli, que la musique est un grand moyen de succès ?

M. BÉMOLI.

Ah ! Madame, c'est le plus *sour* et même le *soul* qui résiste aux temps, aux âges, aux événemens. Une *mousicienne* ne compte dans sa vie qu'*oun* printemps ; elle passe d'*oune* époque à *oune* autre sans le voir, sans le sentir.

LA BARONNE.

Ah ! si ce que vous dites-là étoit vrai, M. Bémoli, je me sentirois disposée à devenir la meilleure musicienne du monde.

M. BÉMOLI, avec enthousiasme.

O divine harmonie ! source de nos jouissances les *plous* vives et les *plous* réelles, *toi* fais le charme de notre jeunesse, la folie de notre âge *mour*, et c'est encore toi qui nous accompagnes après le trépas dans les régions célestes.

LA BARONNE.

Bravo, M. Bémoli ; vous êtes en verve, mais. . .

M. BÉMOLI.

Eh quoi ! Madame, douteriez-vous de la *pouissance* ineffable de la *mousique* ? Ce seroit révoquer en doute l'existence de la *louièrre*. La *mousique* est le principe, le *bout*, le mobile et le *résoultat* de notre *ounivers*. C'est la *mousique* qui *condouit* et guide la pensée ; c'est la *mousique* qui donne la résignation dans les peines, le courage dans les périls, la patience dans les revers ; et si les hommes étoient *plous* réfléchis et *plous* sages, ils tâcheroient de conserver l'harmonie, comme les anciens conservoient autrefois le *fou sacré* ; ils *louï* élèveroient un temple organisé, qui, sans le secours des mortels, retentiroit éternellement des sons les *plous* doux et les *plous* flatteurs ; les *plous* *illoustrés* *oirtouoses* en seroient les prêtresses, et Apollon, le *diou*.

(1) Deux volumes in-12, prix : 5 francs, et port franc, 6 francs, à Paris, chez S. — C. Lehuillier, libraire, rue des Mathurins-St.-Jacques, n. 3 bis.

LA BARONNE.

En vérité, M. Bémoli, vous avez une chaleur qui me gagne. Eh bien ! je vous promets de ne plus négliger la musique.

M. BÉMOLI.

Eh ! Madame, y a-t-il rien de *plous sédousant*, de *plous gracieux*, qu'une jolie personne, dont les accens *modoulés* et *floutés* viennent, en caressant l'oreille, descendre *jusqu'ou cœur*. Y a-t-il rien de *plous ravissant* qu'un beau bras s'arrondissant sur les cordes flexibles d'un *louth*, d'une lire ou d'une harpe ? dans cet état, *oune femme* devient *oune* divinité.

LA BARONNE.

M. Bémoli connoît le cœur humain.

M. BÉMOLI.

C'est ce qui fait, Madame, que je viens vous proposer *oune* petite souscription pour un petit concert *particoulrier* que je viens d'organiser, et où l'on entendra les artistes les plus *illoustres* de la capitale. »

LE BOULEVART DE COBLENTZ.

Un seigneur châtelain possédoit un parc d'une vaste étendue et d'une grande beauté ; il n'y alloit pas. Son plaisir étoit de se rendre tous les jours, dans une rue de son village, devenue, on ne sait pourquoi, le rendez-vous des oisifs du canton.

Ce parc me représente les Tuileries et les Champs-Élysées où la salubrité se joint à l'agrément ; et ce propriétaire dédaigneux figure nos élégans et nos femmes du bon ton de la chaussée d'Antin. Vous les voyez préférer aux plus belles promenades, un petit espace mal ombragé, sans grace, sans ornement, sans autre vue que quelques maisons et sans autre étendue qu'une centaine de toises. Telle est la partie du boulevard qui porte le nom de Coblentz.

Là, vers le matin, c'est-à-dire vers deux heures après-midi, arrive une volée de merveilleux qui, s'échappant des bras du sommeil, viennent réparer chez *Hardi* ou chez *Riche* les fatigues de la nuit. La chère y est fine, le vin très-bon, les liqueurs parfaites, et le prix. . . . indifférent, puisque ce sont leurs créanciers qui payent. Ces messieurs font ensuite quelques tours de Coblentz, médissent des femmes qui les ont accueillis, calomnient celles qui leur ont résisté, censurent les pièces de théâtre de la veille, prédisent le succès ou la chute de celles du lendemain, discutent les feuilletons, et font l'analyse des livres nouveaux, quoique souvent ils n'en connoissent que le

titre ; mais , à leur âge , ne devine-t-on pas tout ce qu'on ignore.

Il leur faut pourtant aller faire un peu de toilette. C'est alors qu'ils sont remplacés par ces bonnes gens aux vieilles habitudes , qui sortent de table à quatre heures , et qui , pour faire leur digestion , viennent là s'abreuver de poussière et respirer un air lourd que le défaut d'espace empêche de se renouveler.

Mais le moment intéressant de cette promenade prétendue , est le déclin du jour. Deux rangs de chaises à droite et deux rangs à gauche y sont embellis par des femmes ou occupés par des hommes. Celles-là exigeant toujours un siège en avant pour leurs pieds ; et ceux-ci , étendant trop familièrement leurs jambes , le passage du milieu n'offre plus aux promeneurs qu'un sentier embarrassé et très-étroit. Aussi , on est pressé , coudoyé , heurté , froissé , et , plus que tout cela , tourmenté par un essaim d'odalisques plus ou moins gentilles. Un étranger avec qui je m'y promenois , voulut , en petit sultan , jeter le mouchoir à l'une d'elles. Mais heureusement son mouchoir et sa bourse lui avoient été volés par un de ces officieux qui , dans les foules , prennent le soin de débarrasser nos poches. Je l'en félicitai.

Quel est donc , me dit-il , la cause de la faveur dont jouit cette promenade sans mérite. Elle est protégée , lui répondis-je , par une puissance à laquelle rien ne résiste et qui ne rend jamais raison de ses fantaisies : *la Mode*.

Il y a des maris qui s'imaginent que leurs femmes , quand elles sont à la promenade , ne songent qu'aux jeunes gens , ne regardent que les jeunes gens.

Il y en a bien quelques-unes qui se conduisent ainsi ; mais le plus grand nombre des femmes s'occupe des femmes.

Avez-vous vu madame B , mais voyez donc madame N ; examinez ce bonnet ; comment trouvez-vous cette robe ? Voilà généralement la base principale des conversations de nos promeneuses ; la toilette est leur grande affaire , et c'est fort heureux.

Ce sont plus volontiers celles qui sont assises qui contrôlent celles qui passent. Hier , j'étois aux Tuileries avec une fort jolie femme. Cette jolie femme avoit une mise fort élégante. Elle fut remarquée : on supputoit ce que pouvoient coûter ses plumes , sa robe , son schall.

Je saisis ce calcul au passage. En voici les résultats :

Chaque plume 50 fr. Il y en a quatre , c'est 200 fr.
Puis le chapeau de paille blanche Il vaut 40 à 50 fr. En tout . . . mettons 10 louis.

Le schall . . . de cachemire . . . blanc . . . belles palmes . . . fin tissu . . . 80 louis . . .

La robe . . . broderies recherchées . . . trois rangs . . . tulle superbe . . . 25 louis.

Récapitulons :

10 louis.

80

25

115 louis !

— Est-il vrai ? dis-je à ma voisine.

— Oui , en vérité , il sembleroit que ces dames se sont trouvées avec moi chez les marchands.

Or , ajoutez : les gants , les brodequins , les bas , le fichu , le mouchoir , le collier , les bracelets , les boucles . . .

Je pouvois me vanter de tenir sous le bras une élégante à deux cents louis , au moins.

Sans compter que la dame , à elle seule , étoit un trésor !

LE RÔDEUR.

Les deux Grisélidis , histoires traduites de l'anglais , l'une de Chaucer , et l'autre de M^{lle}. Edgeworth. (1)

La première de ces héroïnes est censée avoir vécu dans le marquisat de Saluces , vers le onzième siècle ; l'autre vit peut-être encore en Angleterre.

Née d'un pauvre paysan , la Grisélidis ancienne a charmé par sa douceur le marquis de Saluces son souverain , qui la choisit pour femme ; mais comme il met des conditions à ce mariage , il lui fait jurer qu'elle se soumettra de bon cœur à toutes ses volontés , qu'elle s'interdira jusqu'au moindre murmure , et obéira d'intention comme de fait. Grisélidis , mariée avec son souverain , en fut plutôt l'esclave que la compagne , se vit enlever , sans en connoître le motif , ses deux enfans , et n'obtint qu'au dénouement le prix de sa patience héroïque.

La Grisélidis moderne , bien opposée à la première , est la femme la plus impérieuse , la plus ridicule dans ses prétentions et dans les persécutions qu'elle fait souffrir à son mari , qu'il soit possible d'imaginer. Les choses en viennent au point qu'elle propose le divorce pour mieux asservir un époux qu'elle croit ne pas avoir la force d'y consentir. M. Bolingbroke , (c'est le nom de ce pauvre mari) qui aime véritablement sa femme toute fantasque qu'elle est , paroît d'abord étourdi d'une pareille proposition ; cependant il reprend son sang-froid , et dit à sa femme qu'il lui donne vingt-quatre heures pour faire ses réflexions. Celle-ci , quoique son mari ne lui soit pas indifférent , persiste et se promet un triomphe complet ; mais elle est bien trompée , lorsque , le lendemain , ce mari qu'elle croyoit vaincu , lui dit d'un ton ferme : « Eh bien , séparons-nous. » Le divorce a lieu le jour même ; et l'histoire de la nouvelle Grisélidis finit par-là , après avoir occupé un volume et demi.

(1) Deux volumes in-12 , prix : 4 francs , et , 4 fr. 50 cent. , port franc , à Paris , chez Galignani , libraire , rue Vivienne , n^o. 17.

C'est maintenant sur la garniture du bord des chapeaux que la mode s'exerce davantage. Tantôt un ruban, tantôt un tulle ou une blonde garnissent ce bord ; la blonde n'a point de largeur déterminée, le tulle ne se pose pas toujours de la même manière, et le ruban offre dans ses plis crévés nombre de combinaisons. Les fleurs sont toujours à la même place, c'est-à-dire, sur le devant du chapeau, vers le haut, et au milieu jamais de côté. La giroflée amarante, les œillets, les boules d'hortensia, les bluets et les coquelicots, voilà les fleurs les plus communes ; elles se portent isolées. La gaze est d'un usage moins fréquent sur toute espèce de chapeaux ; on lui substitue du gros de Naples blanc. N'oublions pas de dire que les chapeaux se portent collés sur les tempes, et qu'une mentonnière large les assujettit. Cette mentonnière est d'étoffe. On ne porte presque pas de rubans. Les capotes de perkale ne le cèdent point en hauteur aux chapeaux, et leur forme est souvent la même. Il y en a de garnies de bandes très-larges de mousseline ou de gaze festonnée et brodée ; d'autres se portent sans garniture. Il en est de même des robes ; les unes sont chargées de falbalas et de rangées de crêtes brodées, les autres n'ont que des remplis ou des volans à peine festonnés. Rue d'Hanovre, n^o. 10, au premier, chez M.^{lle} Juliette, est l'unique dépôt des *Bézoards Cosmétiques d'Arabie*. Ces Bézoards sont de la grosseur d'un œuf de pigeon. La boîte qui les contient en renferme trois. Nous en ignorons le prix ; mais voici la manière de s'en servir : on râpe avec la pointe d'un couteau, environ la huitième partie d'un Bézoard dans un quart de verre d'eau, et l'on agite ce mélange jusqu'à ce que le Bézoard soit entièrement fondu ; puis on s'en lave la figure, le cou, la poitrine et les mains. Cela doit se faire, de préférence, le soir avant de se coucher. A son réveil, disent nos Dames, on est agréablement surpris de l'effet que le Bézoard a produit sur la peau. L'hiver dernier on portoit des manches ouvertes sur toute la longueur du bras, et rattachées par des pattes. (Voyez les gravures 1291 et 1297.) Quelques robes de perkale ont de ces manches ; les pattes en sont brodées.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1316.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N^o. 183, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.